

**Martin Barel**

# **L'Orphelin**

Martin Barel

L'Orphelin

© Martin Barel, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2747-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À Marie Paule,  
Nos enfants et petits-enfants.*

Ignoti nulla cupido  
(On ne désire pas ce qu'on ne connaît pas)

## PROLOGUE

Je m'appelle Paul Berger. J'ai verrouillé mon appartement et fermé mon téléphone portable. Personne ne peut me joindre. Je suis seul devant mon ordinateur. J'ai décidé de tout dire. De tout confesser. De mettre mon âme à nu.

Il s'agit, avec ces pages, de me livrer sans réserve. Je veux pouvoir aller jusqu'au bout, sans être interrompu. Sans que l'on puisse me retenir. Je ne cherche pas le pardon. J'essaye d'expliquer. En toute lucidité. Sans faux fuyant, sans excuse factice. Avant de mourir. Peut-être.

Pour débiter, je vais me décrire. Je n'aime pas ce genre d'exercice. On dit que certains sont devenus experts de l'autoportrait avec les messageries et les sites de rencontres. J'aurais dû m'entraîner. Comment m'y prendre ? Dois-je me mettre devant une glace ? Faire un selfie ?

Je suis grand. Un mètre quatre-vingt-cinq. Brun, yeux bleu acier, beau gosse, paraît-il. Pour certains, un rien de ressemblance avec cet acteur qui s'est fait connaître par un « blockbuster » sur les ailes de l'aviation militaire. Un soir, une petite amie a téléchargé le film, croyant me flatter. Elle voulait que j'admette qu'il y avait « sosie », disait-elle. Le même sourire, conquérant, sûr de lui, selon elle. Moi, je lui ai trouvé une tête à claques au héros de la bannière étoilée. Si c'était ce qu'elle voyait en moi, il valait mieux que je m'éloigne, me suis-je dit en quittant la fille le lendemain.

D'autres prétendent que plutôt qu'à Tom Cruise, c'est à Alain Delon que je leur fais penser. Cela m'a toujours autant agacé. Pourquoi cette habitude d'étiqueter, d'enfermer dans un stéréotype. Longtemps, j'ai refusé de regarder un film de cette icône des années soixante. Un jour cependant, le hasard m'a conduit devant une petite salle d'art et d'essai qui projetait « Plein soleil ». J'étais seul. Je suis entré. J'avoue avoir été fasciné par la beauté formelle de la réalisation et par cette histoire d'usurpation d'identité. J'ai revu l'œuvre de René Clément à la télévision, et j'ai ressenti les mêmes émotions. Je n'en ai jamais parlé, mais, avec le recul, je sais qu'une part de moi s'est reconnue dans Delon-Ripley et qu'à ce jour la marque ne s'est pas effacée.

Continuons la description. Le regard précisément. C'est lui qui génère l'association irritante que je viens d'évoquer. Je n'aime pas ce regard. Il m'inquiète. J'ai l'impression qu'il ne me correspond pas et en même temps qu'il me trahit. On me dit qu'il peut transpercer jusqu'à l'os et que, la seconde suivante, on peut y voir toute l'innocence de l'enfance. Il caresse, il enjôle ou il

tue, affirmait l'une de mes cousines.

Mon corps est assez musclé. Je ne suis pas un sportif acharné, mais j'entretiens ma silhouette sans trop d'efforts. Je sais que j'attire les regards, celui des femmes, et quelques fois aussi celui des hommes. J'ai toujours apprécié, surtout dans le premier cas.

Pour l'état civil, je suis né il y a vingt-huit ans. J'ai grandi orphelin. D'abord de mon père, puis, peu de temps après, de ma mère. J'ai été élevé sous la tutelle de mon oncle, le frère de ma mère. Un industriel puissant, à la tête d'une multinationale célèbre dans le monde entier. J'ai effectué ma scolarité, depuis l'âge de six ans, dans un internat très cher et très sélectif. Ensuite, j'ai été admis dans une prestigieuse école de commerce, celle que mon oncle avait lui-même fréquentée. Je n'ai connu la vie de famille que durant les vacances passées chez mon tuteur, auprès de son fils et de ses deux filles.

Sur le moment, j'ai dû être heureux. Ou plus exactement, j'ai évité de souffrir. J'ai pris les choses comme elles venaient. Sans trop me questionner. Sans doute par crainte, si j'avais creusé un peu, de tout remettre en cause. Car j'ai toujours senti, au fond de moi, que je n'étais pas à égalité de droits.

Les enfants ressentent instinctivement les différences sociales et affectives. L'attention de mon oncle et de ma tante envers leurs enfants était d'une autre nature. Forcément. J'étais le neveu que l'on a pris en charge, par devoir et par pitié. Cela étant, je savais aussi que j'appartenais à une classe privilégiée. Même dans ces conditions d'infériorité, la vie m'a beaucoup donné. Bien au-delà de ce que la grande majorité peut espérer.

Après l'obtention de mon diplôme, j'ai refusé d'intégrer le groupe familial. J'ai dû lutter, d'abord contre moi-même, pour ne pas céder. Je voulais être enfin responsable de mon destin. Ne pas tout devoir aux liens de sang qui me rattachent à l'une des grosses fortunes du pays. Le combat a été difficile. Je n'ai pas été compris dans ma démarche. J'ai été qualifié d'ingrat. Les remarques acerbes se sont multipliées. On finissait toujours par me comparer à mon père. Ce manipulateur, cet escroc, qui, me disait-on, avait failli engloutir le destin du groupe par ses initiatives frauduleuses. J'ai pris un appartement. Je ne suis plus venu aux repas dominicaux et aux réunions familiales. À quoi bon m'épuiser à fournir des explications qui n'étaient pas entendues ?

Durant toute mon enfance et mon adolescence, j'ai pris garde à ne pas faire venir à la surface les événements qui ont profondément, violemment, marqué l'histoire de ma famille. On m'affirmait que les errements de mon père avaient été la cause de la disparition de ma mère et de mes grands-parents. Aussi loin

que remontent mes souvenirs, je sais que j'ai vécu dans la hantise secrète de ne pas provoquer cette remarque qui me terrorisait : « tu es bien le fils de ton père ».

Je suis né une seconde fois, il y a un an, lorsque j'ai sonné à la porte des Bertoli. Ce jour-là, tout a basculé. J'ai compris que l'on m'avait volé mon histoire pendant vingt-sept ans. Avant, le cours de ma vie suivait une progression qui me paraissait plutôt logique. Malgré les crises, les doutes, les désespoirs, les frustrations, je n'avais jamais subi de rupture aussi brutale, de remise en cause aussi définitive. Je suis devenu un autre ce jour-là, ou plutôt je me suis dédoublé. Un désir immense, obsessionnel, de vengeance m'a envahi. Au goût amer. Il ne m'a plus quitté.

# I

Un an auparavant. Mon oncle et ma tante avaient décidé de fêter avec faste leur anniversaire de mariage. Ils m'avaient convié. Je ne pouvais me dérober une fois de plus. Mon absence aurait été perçue comme une insulte, il n'était pas question que j'aie jusque-là.

L'hôtel particulier brillait de mille feux. Toutes les fenêtres étaient éclairées. Celles du rez-de-chaussée étaient ouvertes, permettant aux nombreux invités d'entrer et de sortir à leur guise des salons d'apparat. La nuit était douce en ce mois de juin. Les parfums subtils des innombrables fleurs du jardin emplissaient l'atmosphère. Un air de jazz, joué par un orchestre de six musiciens, peinait à couvrir le brouhaha des conversations. Des serveurs en habit et perruque « Louis XV » circulaient parmi les convives, proposant rafraîchissements et canapés.

Je venais de confier mon véhicule à un voiturier. Après avoir franchi le seuil de l'immense vestibule, je suis allé saluer ma tante. Elle accueillait chacun de ses invités avec une posture assurée et un sourire magnifique, qui révélaient son habitude d'organiser de grandes réceptions. Elle avait une classe indéniable.

— Tu es comme toujours resplendissante, tante Clara, dis-je du ton charmeur dont je n'hésitais pas à jouer en toute conscience.

— Bonjour mon chéri, va rejoindre tes cousines, elles t'attendent dans le salon bleu. Elles ne t'ont pas vu depuis des mois, depuis que tu as voulu ton indépendance. Tu leur manques, comme à nous tous d'ailleurs.

— C'est gentil ma tante, tu sais que je t'adore.

Je traversai le premier salon, pris une coupe de champagne et sortis dans le jardin. Je repérai mon oncle Henri, au milieu d'un groupe d'hommes et de femmes plus élégants les uns que les autres. La conversation était animée, les rires fusaient, mon oncle, comme son épouse, savait recevoir brillamment. En m'apercevant, il m'interpella de manière enjouée :

— Ah, mon neveu ! Je vais te présenter. Mes amis, voici le fils de ma regrettée sœur. Je l'ai élevé avec mes enfants. Voyez le résultat : il a fait de solides études dans l'un des meilleurs internats, il s'est engagé dans les affaires avec un certain succès et il est beau comme un Dieu...

— Tu es trop indulgent avec moi, répliquai-je. Je ne suis qu'un modeste entrepreneur, une petite fourmi laborieuse, face à un géant de l'industrie mondiale.

— Certes, tu débutes, mais tu as rejeté tout soutien de ma part... C'est tout à ton honneur d'ailleurs.

— Ce n'est pas tout à fait exact, oncle Henri, je n'ai pas tout refusé : ton exemple à lui seul est une aide précieuse... dis-je, tout en pensant : « attention, tu commences à en faire trop ! ».

— Vous vous prénommez comment, beau jeune homme ? interrogea une blonde quinquagénaire déjà plusieurs fois « reliftée ».

— Paul, simplement Paul.

— Votre ressemblance avec le Delon du « Guépard » est frappante... Je n'ose imaginer les ravages que vous devez réaliser dans les cœurs féminins...

— Je suis un grand timide...

— Dans ce cas, cela doit être encore bien pire... répliqua la blonde dans un éclat de rire aussi affecté qu'attendu. En fait, ce n'est pas tant le physique qui vous rapproche, mais vos regards. Ce célèbre regard... Comment dit-on : le feu sous la glace...

— Vous me troublez... À bientôt, répondis-je en souriant. Au fond de moi, je pensai : ça continue...

Je m'étais éloigné du groupe de personnalités influentes qui entouraient mon oncle. J'avais reconnu parmi elles des hommes et des femmes du monde politico-économique, habitués des plateaux de télévision et des pages de magazines. Comme chaque fois, je ne me sentais pas à l'aise face à cette caste qui détenait les principaux leviers du pouvoir dans le pays. Je connaissais déjà trop son avidité, sa superficialité et son arrogance.

Tous les avantages, que ces grands patrons, ces ténors du barreau, ces secrétaires d'État, ces célébrités du corps médical... pouvaient tirer de leur situation, leur étaient dus. Il était dans l'ordre des choses qu'ils soient des dirigeants. Le reste de la population devait se soumettre à leurs directives éclairées. Eux seuls savaient ce qui est adapté à l'intérêt général. Le problème, à mes yeux, était qu'ils ignoraient tout ou presque des réalités du commun des mortels.

Je rejoignis dans le salon bleu mes cousines Julia et Rachel. Elles devisaient avec quelques jeunes qu'elles connaissaient depuis l'enfance. Les uns et les autres avaient fréquenté les mêmes institutions élitistes et les mêmes rallies, et se retrouvaient dans les mêmes fêtes privées. Julia avait vingt-sept ans, comme moi. Elle était un parfait compromis entre le style guindé de sa mère et l'apparence énergique de son père. Rachel, plus jeune de deux ans, n'avait rien de commun avec sa sœur. Elle respirait la fraîcheur et la joie de vivre. Elle s'était

précipitée la première pour m’embrasser :

— Je suis si contente que tu sois venu, pourquoi es-tu devenu si rare ces derniers mois ? Éclipsons-nous quelques instants. Montons à l’étage. J’ai quelque chose à te montrer.

J’eus à peine le temps d’effleurer la joue de Julia et de lancer un clin d’œil à Peter, le petit ami de celle-ci. Je fus entraîné vers l’escalier et me retrouvai en un éclair dans la chambre de ma cousine.

— Regarde comme il est mignon. Il a trois mois...

— Un labrador, m’exclamai-je, tu as enfin réussi à convaincre ton père ! Bravo, cela n’a pas dû être évident ! Lui qui a toujours refusé des chiens à l’intérieur de ses demeures, comment as-tu fait ?

— J’ai fait simplement du chantage. Je lui ai dit que je quitterais la maison et que je prendrais un appartement, s’il ne cédait pas. Il n’aurait pas accepté que je ne sois plus sous sa coupe directe. Tu sais qu’il veut tout contrôler. Lui seul a le droit de décider ce qui est bon pour nous.

— Il faudra pourtant qu’il vous laisse voler de vos propres ailes un jour.

— Oui, mais pour lui ce ne peut être qu’à sa façon. Nous aurons une grande maison au sein de son domaine à la campagne, un appartement somptueux dans l’un de ses immeubles, un poste royal dans l’une de ses entreprises, comme c’est déjà le cas pour Alex...

— Au fait, je n’ai pas encore vu ton frère ce soir, est-il là ?

— Il va arriver tout à l’heure. Il était à l’étranger pour une mission d’inspection que Papa lui a confiée. Son avion doit être en train d’atterrir. Alex est rentré dans le moule. Il s’identifie chaque jour un peu plus à notre père. Il a déjà une bonne partie de ses expressions et de ses tics. Lorsque je le lui dis, il se met en colère, ce qui me fait encore plus rire...

— Je connais l’ambiance... Tu es plus que jamais la fille rebelle...

— Le vilain petit canard, devrais-tu dire. Papa sent que je lui échappe de façon irréversible. Il ne me comprend pas. Il méprise la plupart des artistes, dès lors que leur cote sur le marché de l’art n’atteint pas des millions. Il n’ose pas me menacer de me couper les vivres, pour l’instant du moins. Mais je suis convaincue qu’il n’hésiterait pas à le faire si je lui annonçais ma décision de partir.

— Une seule chose importe : que tu ne renonces pas à tes cours sur l’histoire de l’art. Ne te renie pas. Tu sais que je serai toujours là pour toi. Nous nous comprenons tous les deux. Ce qui n’est pas le cas avec les autres membres de cette famille.